

PRIX DE LA NOUVELLE GASTON WELTER 2021



CONCOURS DE NOUVELLES À THÈMES LIBRES

Sommaire

Le mot du Maire	05
Le mot de la Présidente	07
Palmarès 2021	09
Prix Gaston Welter : "Le poids d'une existence"	13
1 ^{er} Prix d'honneur ex aequo : "Dystopie"	17
1 ^{er} Prix d'honneur ex aequo : "Gloussement sémantique"	21
Règlement Général	25

Le comité de lecture :

Sylvie JUNG, Présidente du comité de lecture

Anne CROCITTI, Adjointe au Maire chargée de la culture

Jérôme CARRY

Françoise DOUXCHAMPS

Michelle FRANCOIS

Marie GIACOMELLI

Marie-France KREBS

Mathieu LECLERC

Christelle MONNOT

Julien SIAD

Présidents honoraires :

Michèle WELTER

Roger TERRE

Le mot du Maire

L'art en général et l'écriture en particulier permettent aux hommes de s'ouvrir à l'autre, de rêver, d'imaginer, d'explorer des idées.

Participer à un concours de nouvelles, c'est s'ouvrir aux autres, se confronter, s'interroger. Les auteurs, tout autant que les lecteurs, acceptent de prendre ce risque parce que la culture est source de connaissance et de découverte.

C'est justement par cette ouverture au monde et par la confrontation de points de vue que l'esprit critique se développe.

À l'heure des fake news, des théories complotistes et de la désinformation, il est plus que jamais essentiel de renforcer cet esprit critique en favorisant la réflexion, en enrichissant l'imaginaire.

La force des mots réside justement dans leur capacité à générer de la réflexion et de l'émotion, mais aussi dans leur capacité à générer des actions, à sensibiliser au point d'influer sur nos choix.

C'est là tout le sens de ce concours qui traduit la volonté sans faille de la ville de Talange de soutenir l'ouverture d'esprit, l'art et la culture sous toutes ses formes.

C'est là tout le sens qui consiste à faire vivre la démocratie dans sa forme la plus noble, porteuse d'espoir et posant les jalons d'une citoyenneté exemplaire.

Le prix de la Nouvelle Gaston Welter contribue à atteindre cet objectif à l'échelle, certes modeste, mais non moins déterminante de notre commune.

Patrick ABATE
Maire de Talange,
Vice-Président de la Communauté de Communes Rives de Moselle
Ancien Sénateur de Moselle

Le mot de la Présidente

Pour cette édition du concours de nouvelles Gaston-Welter, nous avons reçu 227 textes que nous ont adressés 152 auteurs. Si jusqu'à présent, la distribution par sexe était équivalente, nous notons, cette année, une proportion grandissante d'autrices : 84 femmes pour 64 hommes (4 non genrés).

Nous remarquons également une représentation accrue d'auteurs domiciliés dans des pays francophones (Belgique, Luxembourg, Suisse et Québec). Ces deux particularités, alors que toutes les étapes de sélection ont respecté l'anonymat, se manifestent d'ailleurs dans le palmarès final : 3 autrices dont une originaire de Suisse.

Mais revenons à l'origine.

Cette année, au mois de juin, j'ai récupéré mes 227 nouvelles, une pile conséquente de textes agrafés ou reliés de 4 pages maximum, toutes au même format identique de 29,7 x 21 cm.

J'ai regardé et soupesé cette montagne avec une joie mêlée d'appréhension et même une pointe d'exaspération à l'idée qu'elle m'accompagnerait tout cet été et que par conséquent il faudrait me résoudre à moins expérimenter la jouissance estivale pour me consacrer à une lecture solitaire.

Et puis, par inadvertance, j'ai heurté ma bibliothèque et toutes les nouvelles se sont répandues au sol.

Dans l'obscurité vespérale, ces petits rectangles blancs éparpillés m'appelaient. Ils contrastaient avec le sol anthracite et m'apparaisaient comme des fenêtres d'un immeuble difforme, d'une intrigante et gigantesque Tour de Babel. Il me fallait aller les explorer. Tel un Fabrice Luchini dans le film de François Ozon «Dans la maison», j'étais à nouveau aiguillonnée par l'intérêt et le désir.

Je pressentais que dans chacun de ces rectangles je découvrirais un univers, l'histoire d'un homme ou d'une femme qui m'absorberait plus que la réalité environnante.

Et que cette fenêtre, à travers laquelle il m'était donné d'observer, de sentir, avait été construite par un auteur charpentier. Lui-même, au préalable avait considéré le monde à travers la fenêtre de son imagination puis avait lentement et soigneusement encastré les mots pour construire cet encadrement qui m'offrirait à voir et à éprouver.

Cette mise en abyme, propre à la nouvelle, qui par sa concision et sa simplicité oblige le lecteur à une nécessaire recreation, me faisait jubiler par avance.

Ces petits rectangles couverts d'encre allaient satisfaire mon besoin d'exploration en me découvrant des lieux, des temps et des personnages dont les anecdotes révéleraient des destins.

Grâce à eux, j'irais à la rencontre d'inconnus qui, par leur style singulier me communiqueraient leur vision de l'homme et du monde. Je toucherais alors l'humanité dans sa diversité et j'accueillerais et reconnaitrais la mienne au travers de toutes les sensations et sentiments que j'aurais expérimentés.

Dans cet état d'excitation, m'est alors revenu en mémoire le poème en prose de Charles Baudelaire «Les Fenêtres» :

Celui qui regarde du dehors à travers une fenêtre ouverte, ne voit jamais autant

de choses que celui qui regarde une fenêtre fermée. Il n'est pas d'objet plus profond, plus mystérieux, plus fécond, plus ténébreux, plus éblouissant qu'une fenêtre éclairée d'une chandelle. Ce qu'on peut voir au soleil est toujours moins intéressant que ce qui se passe derrière une vitre. Dans ce trou noir ou lumineux vit la vie, rêve la vie, souffre la vie.

Par delà des vagues de toits, j'aperçois une femme mûre, ridée déjà, pauvre, toujours penchée sur quelque chose, et qui ne sort jamais. Avec son visage, avec son vêtement, avec son geste, avec presque rien, j'ai refait l'histoire de cette femme, ou plutôt sa légende, et quelques fois je me la raconte à moi-même en pleurant.

Si c'eût été un pauvre vieux homme, j'aurais fait la sienne tout aussi aisément. Et je me couche, fier d'avoir vécu et souffert dans d'autres que moi-même.

Peut-être me direz-vous : «Es-tu sûr que cette légende soit la vraie ?»

Qu'importe ce que peut être la réalité placée hors de moi, si elle m'a aidée à vivre, à sentir que je suis et ce que je suis ?

Alors, j'ai ramassé toutes les nouvelles éparses et j'ai reconstitué la haute pile. Et je me suis dit : «Lisons, on verra bien...»

L'été 2021 est passé. Il a tenu ses promesses ; je n'ai pas regretté le temps investi à la lecture de toutes ces fenêtres.

D'autant plus qu'à la rentrée j'ai retrouvé les autres membres du jury.

Sur le partage de nos expériences personnelles, nous avons bâti un édifice commun avec trois fenêtres, un palmarès qui se veut le reflet de notre inconsciente conscience collective en tant que jury.

A votre tour maintenant d'aller de fenêtre en fenêtre.

Sylvie JUNG

Palmarès 2021

Prix Gaston Welter :

"Le poids d'une existence"
Léodie Mancini (Jongny – Suisse)

1^{er} Prix d'honneur ex aequo :

"Dystopie"
Marie-Hélène Moreau (Paris – 75)
"Gloussement sémantique"
Emmanuelle Stambach (Toulouse – 31)

8 nouvelles ont été retenues lors de la deuxième sélection :

"Les coups"
Jennifer Achin (Clapiers – 34)
"Jean-Phi"
Guillaume Chouteau (Poitiers – 86)
"La géométrie des tulipes"
Philippe Crubezy (Bagnolet – 93)
"Intime conviction"
"Nuit"
Laurence Georgen (Esch-sur-Alzette – Luxembourg)
"Dystopie"
Marie-Hélène Moreau (Paris – 75)
"Le poids d'une existence"
Léodie Mancini (Jongny – Suisse)
"Gloussement sémantique"
Emmanuelle Stambach (Toulouse – 31)

39 nouvelles ont été retenues lors de la première sélection :

"Les coups"
Jennifer Achin (Clapiers – 34)
"Ab alone"
Christian Bergzoll (Lempdes – 63)
"Kara"
Georges Bernay (Thizy-les-Bourgs – 69)
"Immortelle"
Jean-Michel Biteau (Trélazé – 49)
"Le retour d'Anna"
Daniel Bourgeon (Clamart – 92)
"Dessous de table"
Dorothee Coll (Sartène – 20)

"Jean-Phi"
Guillaume Chouteau (Poitiers – 86)

"Triste"
François Comet (Paris – 75)

"Le retour de flamme"
Thierry Covolo (Nantes – 44)

"Berceuse rouge"
Claudine Créac'h (Auxerre – 89)

"La géométrie des tulipes"
"Dimanche"
Philippe Crubezy (Bagnolet – 93)

"L'ombre"
"La queue"
"Etre une heure, une heure seulement"
Jean-Marie Cuvilliez (Saint-Amand-les-Eaux – 59)

"Entre ces murs blancs"
Lydie Donnet (Les Clayes-sous-Bois – 78)

"Vague à l'âme"
Cyrille Divry (Angoulême – 16)

«Entrée interdite»
Brigitte Dujon (Marseille – 13)

"L'endroit des filles"
Christelle François (Nanterre – 92)

"Sotto Voce"
Cécile Gaud (Marseille – 13)

"Le soupir du potier"
"La silhouette au parapluie"
Jeanne Gaudin (Paris – 75)

"Intime conviction"
"Nuit"
Laurence Georgen (Esch-sur-Alzette – Luxembourg)

"Canicule"
Roland Goeller (Bègles – 33)

"Autoportrait en enfer"
Anne Gouezin (Saint-Dier-D'Auvergne – 63)

"Le silence est d'argent"
Magali Jakob (Ottobrunn – Allemagne)

"Camille"
Gilles Le Montagner (Fouesnant – 29)

"Le poids d'une existence"
Léodie Mancini (Jongny – Suisse)

"Le vase"
Ariane Martenot (Saint Ouen – 93)

"Retour au pays"
Bernard Marsigny (Marcoux – 42)

"Dystopie"

Marie-Hélène Moreau (Paris – 75)

"Fatou"

Frédérique Noto (Montpellier – 34)

"Sous les pavés la plage"

Alain Parodi (Soyons – 07)

"The rain song"

Véronique Proux (Challans – 85)

"La cabane d'Eugène"

Annie Saulnier (Bezannes – 51)

"Gloussement sémantique"

Emmanuelle Stambach (Toulouse – 31)

"Bestialité"

Lucie Verdier (Belvèzes-du-Razès – 11)

"Mon meilleur ami"

Jean-François Vielle (Rennes – 35)

Prix Gaston Welter : Le poids d'une existence

La chaise de bureau pèse 12 kilos, le stylo-bille 5,8 grammes, le crayon 9 grammes, le DVD 105 grammes, un livre de poche 200 grammes. J'achète que les livres de poche, ils sont plus légers, plus minces. Ma paire de baskets dans sa boîte 1,5 kilos, une canette de 33 centilitres 400 grammes, mon ordinateur portable 13 pouces 2 kilos, ma bouteille d'eau de 1,5 litres 1,6 kilos, une ramette de papier A4 2 kilos, une gomme 25 grammes.

Je veux faire le poids d'une gomme. Non, d'une feuille. Je veux être aussi légère que la feuille d'un chêne. Je veux rentrer en moi-même, rapetisser, maigrir, maigrir encore jusqu'à disparaître presque complètement, être cette feuille que le vent balade comme bon lui semble, être rien, ou presque rien. Avoir la liberté d'être une chose insignifiante qu'on ne regarde pas, qu'on ne juge pas, qu'on ne houspille pas.

Ils crient jour et nuit. Papa va partir. J'ai fait semblant de ne pas savoir. Pour les mensonges et tout le reste. Ma mère ne s'en remettra jamais. Il a fini par lui dire qu'il ne l'aimait plus. Je les déteste. Les adultes sont tous comme ça. Lâches et stupides. Il a probablement déjà récupéré la plupart de ses affaires à l'heure qu'il est. Je resterai au lycée jusqu'à ce soir. Peut-être que je traînerai un peu en ville ensuite. Regarder les lumières de la nuit chasser les derniers rayons du jour.

Je l'avais surpris un jour dans la rue, main dans la main avec une autre que maman. Elle lui souriait. Il rougissait. Ils avaient l'air heureux.

J'ai pas envie de rentrer. J'ai envie de m'envoler. D'être assez légère pour y arriver.

Le bus pèse 10 500 kilos à vide. Combien de personnes ici ? Cinq. Le chauffeur environ 80 kilos, la maman et son fils environ 120 kilos. Un jeune sportif grand et baraqué environ 90 kilos. Avec moi ça fait 10 840 kilos. On est tous trop lourds. C'est étouffant. Tous des balourds. Des corps massifs et abrutis. Des âmes grassesuses et opulentes. Des idiots, imprégnés de vices, surchargés d'immondices.

Mon père est allé vivre chez l'autre femme. Ils attendent un bébé. Je ne l'ai pas vue très souvent. Elle doit faire un mètre soixante-dix pour soixante kilos. Approximativement. Trop grosse. Beaucoup trop grosse. Je la plains la pauvre, elle grossira pendant neuf mois. Et après c'est plus pareil ils disent, pour retrouver la ligne. J'en veux pas des enfants, c'est pas bon pour la silhouette. Ma mère aussi a grossi. C'est parce qu'elle boit trop. L'alcool c'est sucré. Trop sucré. Trop calorifique. C'est à bannir de la liste des produits à consommer. Tout le monde se laisse aller. Mon père avec le futur bébé, il mange plus que d'habitude. Je lui ai dit qu'il devrait suivre un programme, prendre un coach, il m'écoute pas. J'ai dit à ma mère qu'elle était qu'une grosse vache, que c'était sans doute pour ça que papa l'avait quittée. Elle a pleuré. Pleure j'ai dit, ce sera toujours des grammes en moins.

Une tasse à thé entre 120 et 150 grammes, ma couverture 5 kilos, la boîte de médicaments 100 grammes, le thermomètre 48 grammes, la bouillotte 2,3 kilos, une assiette avec une orange et un bout de pain. Environ 190 grammes. Je n'y toucherai pas.

Et moi ? 43 kilos. C'est trop. Beaucoup trop. Jeter tout ça, tout ce moi en trop, ces kilos, ces grosseurs. Mes tourments sont trop pesants, le poids de la vie est trop lourd.

Des chiffres rien que des chiffres. Tout est trop volumineux, trop gros, gras,

gras, obèse. Le monde est peuplé de choses et d'êtres pesants, purulents, rampant pitoyablement.

Le lycée a appelé ma mère hier. Je n'irai plus. Je ne peux plus. Ma mère grimace. Elle s'inquiète. C'est rien, c'est qu'une petite grippe, je lui ai dit. Elle ne m'a pas crue. Elle m'a dévisagé quand j'ai enlevé mon T-Shirt chez le médecin. Y'a rien qui débordait, pour sûr. On voit à travers moi comme à travers un miroir. Y'a plus grand chose à l'intérieur. Des feuilles qui commencent à tomber, du vent qui souffle et de la grêle. Je vais devoir revoir le toubib. Il comprend pas. Je peux pas être aussi maigre qu'ils disent si je me sens aussi surchargée. Y'a quelque chose qui pèse, une masse indigeste. Ça m'étouffe, je dois m'en débarrasser. Ils comprennent rien à rien ces médecins.

Le pilulier 80 grammes, le fauteuil roulant 9,5 kilos à vide, la seringue 2,70 grammes, le stéthoscope 150 grammes, le marteau à réflexes 116 grammes, l'oxymètre de pouls 185 grammes, le thermomètre médical 82 grammes, le tensiomètre 354 grammes, la balance 5 kilos, moi sur la balance 35,48 kilos. Bannir le gras. La saleté. La souillure. Se tenir à l'écart de tout ce qui pourrait me faire gonfler. J'y suis presque. J'y suis presque.

Mon père est venu me montrer le bébé. Sa nouvelle femme a pas voulu entrer dans la chambre. Elle sanglotait en disant que la vision de mes côtes apparentes lui brisait le cœur. Je vois pas de quoi elle parle. Quand je me regarde dans le miroir je vois rien d'autre qu'un tas de graisse repoussant. Les visites de ma mère se font rares. Elle préfère la compagnie de sa bouteille. L'infirmière dit que ça devrait me motiver. Que si je faisais des efforts je pourrais rentrer à la maison et la revoir. Juste une cuillère elle dit. J'en veux pas. C'est trop lourd pour moi.

Je vais bientôt pouvoir voler. Il commence à me pousser des plumes. Je les sens douces et délicates, émergeant de dessous ma peau. Je vais commencer à m'élever, à chanter comme un ange.

La cloche d'église 2 300 kilos, le cierge d'autel 500 grammes, le bouquet de camélias 450 grammes, le mouchoir en soie moins d'un gramme, la pierre tombale 300 kilos.

Je vous vois tous pleurer. Essuyez-moi ces larmes, papa, maman. Ça ne sert à rien. Arrêtez de geindre. C'est pas si grave. Vous voyez pas que j'ai maigri ? Je suis si légère que je m'envole. Regardez. Levez les yeux. Je suis là. Vous voyez pas comme je suis fine, élancée, élégante, gracile, agile, éthérée ? Contrairement à vous, qui êtes tous boudinés.

C'est embêtant qu'on ne puisse pas tout mesurer.

Combien pèse une prière ? Un hiver en avance ? Le mensonge d'un oiseau ? Une tempête qui s'informe ? La chair qu'on salit ? Une âme qu'on tenaille ? La solitude qui prend peur ? Un cœur qui se pend ? Une grimace de remord ? Un silence qui attend ? Un souffle ? Un sanglot ?

Et le poids d'une vie ? Combien pèse une vie ?

Peu importe. Tout est trop lourd. Beaucoup trop lourd.

Léodie Mancini

1^{er} Prix d'honneur ex-aequo : Dystopie

C'est ce silence, à force, qui le rend dingue. Surtout, l'idée qu'il pourrait ne jamais s'arrêter. Le vertige le saisit, alors. Car il n'y a pas de raison pour que le silence s'arrête, n'est-ce pas ? Il ferme les yeux et il secoue la tête. Expire.

Le silence, oui. La solitude, aussi. Longtemps qu'il n'a plus côtoyé un seul être humain. L'impression qu'il en a, du moins. Tous ses repères s'enfuient. Plus de nuit, de jour, plus de calendrier... Doit-il compter en semaines ou en mois ? En années ? Non. Non, pas en années. Pas encore. Il tente de se souvenir, mais les souvenirs s'échappent inexorablement. Un sourire fugace, sensation d'une main qui touche son épaule, tiède et douce à la fois, un frisson qui parcourt sa peau... Plus rien, ensuite.

Oh ! Bien sûr, il voit des gens, souvent. Mais seulement à travers les écrans encastrés dans les murs et ils n'ont pas l'air vrai, du coup. Ce sont des hommes, surtout, avec des blouses blanches, un masque sur le nez et la bouche. Il a tenté, parfois - au début, en tout cas -, de leur parler, de toucher leurs visages. En vain. Gestes inachevés et un peu ridicules, ses doigts tremblants accrochés à l'écran...

Qui sont-ils ? Il ne sait pas vraiment. S'est demandé, souvent, et puis a arrêté. Ce qu'il sait, en revanche, c'est qu'ils répètent tout le temps les mêmes choses, ces types, sur les écrans. Qu'il ne doit pas sortir et que c'est pour son bien, mais peut-être bientôt, s'il respecte les consignes. S'il est obéissant. Mais pas encore, non. Pas encore. Il se raccroche à ça. Penser qu'un jour, peut-être...

En même temps, il hésite. Parce que l'un des types, chaque jour, lui parle d'un virus. Le virus est partout, c'est ce qu'il lui répète. Sur les objets, la peau, dans l'air que l'on respire. Alors lui, forcément, ça lui fiche la trouille, cette histoire de virus, et c'est bien ce qu'il cherche, sans doute, le type de l'écran. Dit-il la vérité ? Ça aussi, il se l'est demandé. Mais pas longtemps. Parce que la peur, très vite, a repris le dessus. Son cerveau qui s'échauffe, imagine une brume qui recouvrirait tout, laissant sur son passage comme une pellicule que le moindre mouvement répandrait autour d'eux. Ou encore un liquide, sombre et nauséabond, obstruant peu à peu chaque pore de sa peau, l'étouffant lentement. Parfois aussi, dans ses rêves agités, c'est une masse grouillante qui s'avance vers lui pour recouvrir ses bras, ses jambes et enfin, son visage. Ensuite, il se réveille, terrifié et transi, et sa tête lui fait mal. Alors... alors il avale les cachets. Ceux qu'on lui a donnés. Il ne sait pas trop qui. Il ne sait pas trop quand. Juste qu'ils sont posés là et les types, sur l'écran, lui disent de les prendre, alors lui, il les prend.

Plus envie de sortir.

Quand est-ce que les choses ont changé ? Satanés souvenirs ! Il secoue fort la tête, la prend dans ses mains jointes mais non, il ne se souvient pas... Se fige, soudain, et fronce les sourcils. Comment c'était, avant ? Même ça, ça lui échappe. Se concentre un peu plus.

Les murs n'étaient pas blancs. De cela, il est certain. Aussi, qu'il y avait

des gens, autour. En vrai ! Des gens comme lui, sans blouse ni masque sur le nez. Une foule compacte qui marche, crie et chante. Oui ! Oui, c'est ça ! Et puis des banderoles, au-dessus de leurs têtes. Ce qu'il y est écrit ? Réfléchit et puis secoue la tête. Non. Non, il ne se souvient pas...

Il hausse les épaules et reprend un cachet. S'assoupit un instant puis redresse la tête. À quoi est-ce qu'il pensait, juste avant ? Il fronce les sourcils, à nouveau. Le virus... Oui, il pensait au virus. Celui dont le type lui parle et qui lui fait si peur. Et il en pense quoi, déjà ? Ah oui ! Qu'il est bien mieux ici, dans la pièce aux murs blancs. Au moins, il y est à l'abri. Oui, il est bien dans cette pièce, même si elle est aveugle. Mieux vaut ça qu'être mort, pas vrai ? Et puis, il ne s'ennuie jamais. Il a des choses à faire. Des phrases à recopier que quelqu'un lui envoie. Il recopie les phrases des centaines de fois sur un ordinateur et, même s'il ne les comprend pas, cela lui fait du bien. Bruit mat du clavier qui lui vide l'esprit en même temps que l'écran se remplit.

Si seulement il n'y avait pas tous ces cris qui lui cassent les oreilles...

Secoue la tête et puis, s'immobilise. D'autres cris, d'autres voix, lui parviennent, étouffés, à travers les cloisons. Mais d'où viennent-ils donc ? Machinalement, il plisse un peu les yeux. De gens enfermés dans des pièces ? Des pièces sans fenêtre, comme celle où il se trouve ? Les hommes en blouse blanche qui leur parlent, comme à lui, à travers des écrans ? Il imagine les pièces, oui. Avec des gens dedans. Des gens qui, peut-être un jour, comme lui, criaient et puis chantaient sous de grandes banderoles...

Secoue plus fort la tête. Oublier ces images qui le mettent mal à l'aise. Elles viennent il ne sait d'où, sans doute son imagination... S'il se concentre vraiment, les cris se font moins forts, d'ailleurs, et les images s'estompent. Oui, il faut se concentrer, écrire encore les phrases, et tout s'arrangera. Dehors, il y a un virus, c'est ce qu'ils lui ont dit. Mieux vaut rester ici.

Il regarde l'horloge. Se tortille, impatient. Bientôt l'heure de manger. Il y aura ce type, alors, sur l'écran encastré qui lui dira "c'est prêt" et il se lèvera. Il enfilera ses gants, ajustera son masque, puis ouvrira la trappe pour saisir le sachet. Ensuite, il enlèvera les gants, le masque, et rallumera l'écran. Un programme de musique, sûrement. Ils passent tout le temps ça à l'heure de manger. Lui trouve que c'est joli. Il a lu quelque part - mais où donc, nom de Dieu ? - que c'était pour calmer ceux qui n'en peuvent plus. Ceux qui crient sans arrêt. Il les entend, parfois. Parfois, il lui semble même que c'est sa propre voix qu'il entend, alors il se demande... Mais il l'a déjà dit, ça, non ?

L'écran s'allume. Tout de suite il se lève. Il enfle ses gants et ajuste son masque, puis il ouvre la trappe pour saisir le sachet. Se rassoit. Il écoute la musique et ça lui fait du bien. L'estomac apaisé, il laisse son esprit dériver doucement. Repense aux pièces blanches et à ces gens, dedans. Ferme à nouveau les yeux.

Ça fait quoi, hein ! toucher la peau d'un autre ? Il ne se souvient plus et se rend compte, alors, que l'idée lui fait peur. Toucher la peau d'un autre, les microbes qui y grouillent, invisibles et hostiles. Il écarte l'image. C'est drôle, ça ne lui faisait pas peur, avant, autant qu'il s'en souviennent... Repense à tous ces gens dans les pièces aux murs blancs. Que faisaient-ils avant ? Avant les pièces blanches. Au temps des banderoles et des chants dans la rue ? Vertige lorsqu'il y pense, à cette vie d'avant. Il n'est même plus très sûr qu'elle ait été réelle.

Il n'en reste aucune trace, juste de vagues sensations et des images floues. Il frémit. Inquiétude de sortir. Désormais, il se sent vulnérable. A la merci de tout, de tous. De tous ces gens, autour. Ceux dans les pièces blanches. Leur peau sale et puante, la sueur de leur corps...

Il s'allonge sur le lit, c'est l'heure de la sieste. Ça aussi, ils ont dit que c'était important. D'ailleurs, c'est vrai, il a toujours sommeil après avoir mangé. Il ne sait pas pourquoi, un truc irréprouvable. Alors il ôte ses chaussures et puis ferme les yeux. S'il pouvait, il éteindrait la lampe. Mais il ne le peut pas. C'est le type de l'écran qui éteint la lumière et souvent, il oublie. Mais ce n'est pas très grave parce qu'il s'endort quand même et lorsqu'il se réveille, l'écran est allumé et il y a ce type, toujours, qui demande des nouvelles. "Est-ce que vous allez bien ?" dit-il, et lui, il lui répond, parce qu'on lui a appris à répondre aux questions. Il ne sait plus trop qui.

Il a parlé tout haut et le son de sa voix, rauque à force de silence, le fait presque sursauter. Passe nerveusement la main dans ses cheveux. S'assoit au bord du lit et regarde les murs. Quatre murs peints en blanc. Ils ont dit qu'un jour, peut-être, il aurait une fenêtre. Il ne sait pas trop quand. Il ne sait pas non plus ce qui fera qu'un jour, il aura une fenêtre. Peut-être lorsque ce truc dont lui parle le type - le virus dans l'air - sera enfin vaincu... Ou s'il écrit les phrases sans faire aucune faute. Dans le doute, il s'applique. Il est tout excité à cette perspective. Avoir une fenêtre et regarder dehors. Voir la lumière du jour, même si ça lui fait peur, un peu.

Il soupire et fait craquer ses doigts. Regarde longuement le clavier rassurant. Commence à écrire la phrase qu'il vient de recevoir. Elle est courte, aujourd'hui, et il sourit, content.

Juste le bruit de ses doigts qui courent sur le clavier. Sa langue entre ses lèvres.

Peut-être un cri, lointain, mais il n'est pas très sûr.

Secoue la tête et fronce les sourcils. Se concentre pour ne pas faire de fautes.

S'il ne fait pas de fautes, peut-être aura-t-il un dessert. Pour la fenêtre, sans doute est-il encore trop tôt.

Marie-Hélène Moreau

1er Prix d'honneur ex-aequo : Gloussement sémantique

Hélène s'inquiète. "Mais tu dis rien". "Qu'est-ce que tu veux que je dise", je réponds. Je me serais effondré un bon coup, elle me veillerait peut-être moins. Mais jusqu'à la fosse, j'ai juste serré les dents. "Bah j'sais pas, quelque chose. C'était ton père quand même."

Oui, c'était mon père. Et c'est pas qu'il m'a élevé à la dure, pas le droit de pleurer ou quoi. C'était un tendre, mon père. Pour autant je l'ai jamais vu larmoyer, il était pas du genre à se plaindre. Il était solide, droit dans ses bottes. Il vivait pour lui, posé, ce qu'il fallait de motif' pour faire ses trucs dans son coin. Moi je suis moins serein comme type.

Mais n'empêche, rien.

Je suis plus sonné que triste. Ça fait quelque chose de perdre quelqu'un. Un repère qu'on t'arrache. On te vire les brassards sans prévenir et t'es supposé te démerder. On se définit toujours par rapport à ses vieux. Dans un sens comme dans l'autre. Prends exemple sur ton père, qu'est-ce que dirait papa, jamais comme mon daron... Je sais pas quoi faire de tout ça.

Je devrais peut-être partir quelques jours. L'océan, ça vide la tête, avec les mouettes, le bruit des vagues... Dans les films ça donne toujours un côté profond. Le mec marche sur la plage et on le voit de loin, on se demande à quoi il pense, ça paraît beau. Si ça se trouve, il a juste envie d'enfoncer les mains dans ses poches et espère qu'il se passera un truc quand il inspirera en grand. Je sais pas trop ce qu'on attend. C'est l'impression que quelque chose tourne pas rond. Comme une mélodie interrompue.

"Je sors" je décide. La tête chiffonnée d'Hélène apparaît. Elle retient un flot de questions. Pour faire comme si je cherchais pas juste à me bouger, je dis que je vais au ciné.

J'aurais dû crier, taper contre un mur ou sangloter. Ça m'a fait un mal de chien de le voir engoncé sur son matelas, là sans être là. Ça m'a déchiré les tripes, un coup de canif. Mais je suis pas toubib, je suis pas Dieu. Je pouvais que rester là, à lui tenir la main. Ses mains enveloppaient les miennes quand j'étais gamin. Elles faisaient super robustes, des mains de papa qui gère, un roc inébranlable. Ses doigts étaient tellement frêles que j'avais peur de les casser. J'ai vomi, en sortant de l'hosto.

Mais à part ça, rien.

A défaut d'air marin je me mange quelques rafales de vent et de pots d'échappement. Une voiture m'a éclaboussé en passant trop près. J'ai marché jusqu'au ciné. J'avais pas tellement envie d'y aller mais les nuages grondaient et j'allais pas passer une heure et demie sous la flotte ça rimait à rien. C'est souvent des trucs pas drôles et intellos qui passent à ce cinéma de quartier déserté. Hélène repère parfois des films mais c'est rare qu'on ait l'énergie. J'ai le choix entre un documentaire sur les arbres et un drame sur une relation père-fils, un père en déclin qui se débat contre son époque et ses souvenirs.

J'ai choisi la forêt. Il paraît que c'est dingue ce que font les arbres, que c'est un tissu interconnecté qui rend juste ridicules nos inventions. Qu'on sait pas le millième de ce qui se trame au-dessus et en-dessous. Mon père ça le fascinait ce genre de trucs. Il aurait été capable de tout retenir et de me le recracher deux mois après. Moi, je vais sortir de là et je serai à peine capable de le résumer à Hélène. Elle va se foutre de ma gueule quand je lui raconterai. Ou alors le pli sur son front va s'accroître. "Il va encore plus mal que je ne le pensais". J'en ai presque rigolé tout seul, dans la salle de projection. Il y a pas foule, quelques grand-mères. Dehors il s'est remis à pleuvoir, je suis pas si mal dans ce fauteuil orange moche. Au moins ça m'occupe. En ce moment, lire j'y arrive pas. Et je lis plutôt des polars, ça s'enchaîne vite, il y a de l'action, on veut connaître la suite. Mais là, je relis sans arrêt la même phrase. C'est pas que je pense à autre chose, c'est que je pense à rien. C'est la bulle d'air. Hélène doit tout le temps se répéter. J'aurais envie de me secouer, à sa place.

Les lumières s'éteignent. Ça me surprend presque et ça m'opresse d'un coup, comme si ça faisait pas partie du plan. Mais le temps de laisser défiler les logos, de sentir les lumières sur mes yeux fermés et d'entendre quelques effets sonores ça va mieux. Je suis peut-être tendu, finalement. Heureusement que j'ai choisi les arbres. Ça devrait pas être trop violent.

Les images sont belles. La forêt, même sur écran ça apaise. Mais il faut rester concentré pour suivre les explications. Mon cerveau divague. La bulle d'air vibre tranquille.

Et puis il y a ce plan. Il doit durer trois secondes, le temps que la chenille ondule deux pas. Je contiens un éclat de rire qui se mue en toux.

Et ça me prend. J'ai arrêté de tousser mais j'arrive plus à respirer. Quelqu'un a attrapé mon estomac et bloque la voie d'air, il tire dessus comme un forcené. Les larmes montent d'un coup.

La caméra est passée à autre chose mais j'ai la chenille incrustée dans la tête. J'ai un flot qui me tombe des paupières, ça n'a aucun sens, je n'ai jamais eu un rideau comme ça. Je retiens des hoquets pathétiques, ça me secoue tout entier, j'étouffe, l'air entre à peine. Je m'agrippe aux dossiers des sièges devant moi et je suis la lumière des toilettes. Je m'asperge le visage d'eau mais mes mains tremblent tellement que j'en fous plus sur ma chemise, c'est mon corps entier qui convulse. La chenille me grignote. Elle progresse sur son tronc et moi je crève.

Là, d'un coup, dans cette salle, j'ai compris. Tu ne seras plus jamais là. Pendant une fraction de seconde, j'ai eu envie de rire à voir ce microscopique popotin velu ondoyer. Et j'aurais dû me tourner vers toi parce que tu aurais rigolé aussi. Comme quand on était allé voir Into the Wild ensemble, et tu avais été le seul guignol à laisser échapper un éclat de rire devant ce plan de chenille qui rampe, en illustration de bizarrerie miraculeuse de la vie. Un truc sans queue ni queue qui avance on sait pas trop comment et on sait pas trop vers quoi. J'étais ado, et t'entendre glousser comme ça, ça m'avait hérissé presque autant que si la processionnaire me remontait la jambe. J'espérais que personne n'avait localisé la source de ce bruit incongru et m'y avait associé. Et aujourd'hui je crève de me dire que je t'entendrai plus jamais faire ce bruit-là.

Plus jamais il ne résonnera, ce bruit unique. Nulle part. Et il n'y avait que moi pour me rendre compte que ça manquait aujourd'hui, ce sursaut amusé, ça manquait à en trouer la réalité, et j'ai envie d'insulter les mémés dans la salle, de leur demander si elles trouvent ça normal que tu ne sois plus là pour rire d'un plan de chenille grotesque, parce que non, c'est complètement anormal que tu ne sois plus là. Ça devrait les révolter au plus profond de leur être au point d'en renverser tous les sièges, de hurler sur le projectionniste et de déchirer l'écran, tout le monde devrait mettre la salle en feu pour réclamer ta présence, pour qu'on nous rende ce moment-clé du film, ce gloussement de toi qui t'amuses des choses étranges et vulnérables de l'existence, avec la joie simple qui te caractérise. Ça me tue que personne ne réalise qu'on les a dépossédés, qu'on leur a arraché ce moment-là, le seul qui aurait vraiment compté. Tout le monde s'en fout. Ils savent même pas. Ils continuent de regarder leur film, après ils sortiront et iront faire une course. Moi aussi je dois continuer à remplir le frigo quand il se vide. Comme si ça avait encore du sens. Comme s'il s'était rien passé. C'est complètement con que la Terre continue de tourner, alors qu'il n'y a plus de sens et qu'il n'y en a jamais eu. Où est-ce qu'elle cherche à aller, cette conne de chenille. Ça doit déjà faire des mois qu'elle est morte, mais pendant quelques secondes, elle a été immortalisée pour que quelques connards, qui ne questionnent même pas le fait d'être en vie quand d'autres ne seront plus jamais, puissent profiter de l'image. Et même pas un qui soit foutu de s'en émerveiller.

Tous ceux qui étaient là ce jour où ta bonne humeur a éclaté une seconde, ils ne savaient pas qu'ils assistaient à un moment unique. La plupart n'a sans doute rien entendu, peut-être que certains ont souri. Et moi je crève de l'intérieur de me dire que je suis supposé accepter de plus jamais t'entendre. Vivre sans. Continuer à grimper pour atteindre on ne sait trop quoi.

Je suis rentré humide, il s'est mis à bruiner. J'accroche ma veste au portemanteau. Hélène arrive. Je voulais enlever mes chaussures, mes chaussettes mouillées, enfiler mes chaussons, mais j'ai fixé mes pompes comme si elles étaient trop loin pour que je puisse faire quoi que ce soit. Des gouttes viennent s'écraser sur ma chemise. Hélène s'avance, les yeux tristes. Je voudrais lui raconter le documentaire, la chenille, le gloussement de mon père, que c'était un moment drôle et touchant qui deviendrait un bon souvenir. Mais je pouvais rien formuler parce que je pleurais trop. Elle m'a serré dans ses bras.

"Je sais" elle m'a juste dit.

Emmanuelle Stambach

Règlement Général 2022

<http://prix-gaston-welter.com>

Envoi des textes : du lundi 28 février au mercredi 29 juin 2022

Lauréats prévus pour le 5 décembre 2022

Le Prix de la nouvelle de la Ville de Talange est placé sous la responsabilité de la Municipalité et de l'Office Culturel Municipal. Un comité de lecture présidé par Madame Sylvie JUNG est chargé de l'organisation du Prix et de l'adoption du règlement qui suit :

1. Intitulé

Prix de la nouvelle "Gaston Welter" - Ville de Talange

2. Conditions d'inscription

- Le prix est ouvert à tous, sans distinction d'âge, de nationalité ou de résidence.
- Les membres du comité de lecture ne peuvent participer au prix.
- Les droits de participation sont de 8 euros pour la première œuvre et de 3 euros pour les suivantes (chèque libellé à l'ordre de l'Office Culturel Municipal de Talange).

Les lauréats ne pourront concourir l'année suivant l'obtention de leur prix.

3. Présentation des textes

- Il s'agit, pour les candidats, de présenter, conformément au présent règlement, une nouvelle.
- Le nombre des envois n'est pas limité, le choix du sujet est libre.
- Chaque texte présenté sera rédigé en français, dactylographié, expédié en trois exemplaires. Il comprendra environ 40 lignes par page et ne devra pas excéder quatre pages, au total plus ou moins 1600 mots.
- Ni le nom, ni l'adresse de l'auteur ne devront être portés sur le ou les textes. Par contre, sur chaque feuille du texte, en haut à droite, l'auteur portera deux lettres et deux chiffres au choix (exemple : PA/46).
- Ces deux lettres et ces deux chiffres (la devise) seront reproduits sur une enveloppe fermée dans laquelle figureront le nom, l'adresse et le numéro de téléphone et/ou l'adresse mail de l'auteur ainsi que le titre du texte (ou les titres, une devise par titre).

4. Modalités d'envoi

L'envoi doit contenir :

- le texte en trois exemplaires
- une enveloppe portant la devise (autant de devises que de textes)
- le titre de paiement (à l'ordre de l'Office Culturel Municipal de Talange)

Les envois doivent être adressés à :

Madame la Présidente du Prix de la nouvelle "Gaston Welter"
Hôtel de Ville
Service culturel
57525 TALANGE

5. Date limite d'envoi

Le concours est ouvert du lundi 28 février 2022 et ce jusqu'au mercredi 29 juin 2022 inclus.

6. Récompenses

Les textes récompensés sont imprimés sur un recueil.

1^{er} Prix : 400 euros + 50 exemplaires de la brochure

2^{ème} Prix : 250 euros + 25 exemplaires de la brochure

3^{ème} Prix : 150 euros + 25 exemplaires de la brochure

7. Résultats et cérémonie de remise des prix

Les lauréats, uniquement, seront prévenus des résultats au plus tard le 5 décembre 2022.

Les auteurs seront conviés à assister à une rencontre autour de la nouvelle au cours de laquelle les trois lauréats seront honorés.

8. Internet

Le règlement du concours, les résultats et les textes primés pourront être consultés sur :

www.talange.com et <http://prix-gaston-welter.com>

Chaque participant s'engage à accorder aux organisateurs la liberté de diffuser son ou ses textes sur internet et dans le recueil des résultats.

9. Renseignements complémentaires

Contactez le Service Culturel de la Ville de Talange :

03.87.70.87.83 ou culturesports@mairie-talange.fr

Définition de la Nouvelle

Quelques essais de définition

La Nouvelle se distingue des autres genres littéraires par ses qualités spécifiques :

Le sujet est original.

Elle n'est pas un récit de longue haleine s'étendant sur une vie, sur une guerre, sur des années. L'action embrasse une période de temps relativement courte (une heure, une journée, une semaine...).

Elle n'est ni légende, ni conte.

Les personnages sont peu nombreux.

Le rythme du récit est rapide et ne s'embarrasse pas de longs développements psychologiques et philosophiques.

Elle est ce difficile art de la concision, de l'essentiel, cette tension de l'écriture jusqu'à la chute qui fait souvent d'une anecdote un destin.

PRIX DE LA NOUVELLE GASTON WELTER 2022



DATE LIMITE D'ENVOI LE 29 JUIN INCLUS



Mairie de TALANGE
03.87.70.87.83
culturesports@mairie-talange.fr
Règlement sur prix-gaston-welter.com

